3 1761 07988548 9

PQ
2611
O72R4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rcifsausoleilp00font

I
38

RÉCIFS AU SOLEIL

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré :

25 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 25.
75 exemplaires sur Arches, numérotés de 26 à 100.
2.000 exemplaires ordinaires.

La présente édition est l'édition originale de cet ouvrage.

Tous droits de reproduction réservés.
Copyright 1922 *by Edgar Malfère.*

1921

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ANDRÉ FONTAINAS

RÉCIFS AU SOLEIL

POÈMES

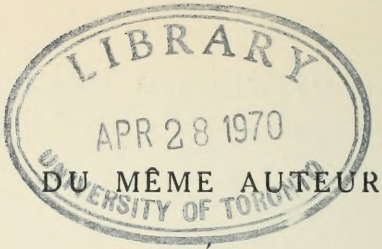
Avec un portrait gravé par

ARMAND RASSENFOSSE

AMIENS
LIBRAIRIE EDGAR MALFÈRE
7, RUE DELAMBRE, 7
(Dépôt à Paris, 1, rue Vavin, 6e arr.)

1922

PQ
2611
O72R4



DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Le Sang des Fleurs. (Bruxelles, Vve Monnom, 1889), *épuisé.*
Les Vergers Illusoires. (Libr. de l'*Art Indépendant*, 1892.)
Nuits d'Epiphanies. (Mercure de France, 1894.)
Les Estuaires d'Ombre. (Gand, édit. du *Réveil*, 1895), *épuisé.*
Crépuscules. (Mercure de France, 1897.)
Le Jardin des Iles Claires. (Mercure de France, 1901.)
La Nef désemparée. (Mercure de France, 1908.)
L'Allée des Glaïeuls. (Librairie de France, 1921).

ROMAN ET THÉÂTRE

L'Ornement de la Solitude, roman. *(Mercure de France*, 1899.)
L'Indécis, roman *(Mercure de France*, 1903.*)*
Hélène Pradier, pièce en 3 actes. (Édit. de *la Belgique Artistique et Littéraire.)*
Les Étangs Noirs, roman. *(Mercure de France*, 1912.)

CRITIQUE

Le Frisson des Iles, conférence. (Édit. de l'*Art Moderne*, Bruxelles, 1899), *épuisé.*
*Histoire de la Peinture française au XIX*e *siècle. (Mercure de France.)*
Frans Hals. (H. Laurens, 1908.)
Le Port d'Anvers. (Van Oest, 1916.)
Paysages et souvenirs de Belgique. (Crès, 1919.)
La vie d'Edgar Allan Poe. (Mercure de France, 1919.)
Courbet. (F. Alcan, 1921.)
Lettres de Paul Gauguin à André Fontainas. (Librairie de France, 1921.)

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts, de Thomas de Quincey. (Mercure de France, 1901.)
Cinq poèmes de John Keats. (Édit. de *Poésie*, Toulouse, 1906), *épuisé.*
L'Amour Moderne, poème de George Meredith. (Édit. de *la Phalange*, 1910.)

Sans doute est-il superflu d'expliquer un recueil de vers, et d'attirer l'attention du lecteur bénévole sur sa signification, sur sa structure intime. Celui-ci, par ses subdivisions, découvre assez l'intention symbolique qui s'y prétend inclure. D'une zone sombre, agitée, incertaine, presque désespérée — les âmes y figurent de tristes récifs *perdus dans l'océan immense de la vie — je ne sais quel souffle heureux, printanier, élève —* Incipit Vita Nova *— l'enchantement de lumineux et caressants prestiges. Désormais, où règne le* Soleil, *extase et fête ! une sérénité paisible s'est établie : qu'importe si ce sont des jardins ruinés, imaginaires, qu'importe que ce soient des récifs, du moment qu'en transfigure l'apparence l'éclat durable et vivifiant du Soleil ;... qu'ils s'offrent à jamais confiants et chaleureux, ces clairs* RÉCIFS AU SOLEIL ?

Les poèmes n'ont pas besoin de glose si ce n'est pour attester quelques particularités qu'il sied au poète de faire connaître.

Les plus anciens par la date ont été écrits plusieurs années avant la longue tourmente, le plus récent ne remonte qu'à 1918. *Presque aucun ne se réfère aux choses, aux souvenirs, aux désastres de la Guerre. Le poème intitulé* LA GUERRE *précisément a été, par suite de quelles appréhensions ou prévisions secrètes, composé en* 1913, *et parut, le* 15 *novembre* 1913, *dans le* Mercure de France. *Au contraire* LA PAIX, *reflétant un état d'esprit qu'enflamme*

un large espoir, et LA DANSE DES HEURES, *essai de symphonie rythmique, se penchent sur les catastrophes, les désastres, aussi les pensées austères et fécondes de la douloureuse période.*

Le souvenir de figures amicales parmi les plus belles, les plus proches, les plus nobles que le poète durant son existence ait vu à son côté sourire, est évoqué, ô Poètes morts si tôt, Pierre Quillard dès 1912, *Stuart Merrill en* 1915, *au seuil du livre par la dédicace, et leurs visages se retrouvent, avec celui du grand Verhaeren, dans un poème de ferveur affectueuse et pieuse, à l'époque reconquise de la sérénité.*

Hélas, que de visages... *! D'*AQUARELLE *encore, sur une composition exquise du délicieux Henry-Edmond Cross, l'artiste, peu de semaines avant que le prît le trépas, exprimait dans une lettre par la souffrance interrompue, sa joie amicale et sa satisfaction...*

Et, désir de témoigner, du début à la fin, une dévotion envers la mémoire et l'exemple de Paul Verlaine, ce nom s'inscrit deux fois dans le livre, au seuil dans ÉVOCATION, *au faîte — rappel et couronnement — dans* INVOCATION, *qu'accueillit, en* 1910, *l'*Hommage *apporté à son monument par la voix de cent poètes divers.*

La Librairie de France *a très récemment édité de l'auteur de* RÉCIFS AU SOLEIL *un petit volume formé de cinq odes et d'un sonnet,* L'ALLÉE DES GLAÏEULS, *qui date néanmoins d'une époque plus récente.*

Mais l'inspiration du Poète ne dépend pas même des circonstances qui la provoquent, lorsqu'elle est pure et sincère. Les poèmes présentés ici, qui la plupart ont paru dans des revues, gagneront-ils, à se trouver réunis, une signification, un éclat plus certains et plus forts ?

A MES AMIS

LES POÈTES PIERRE QUILLARD ET STUART MERRILL

IN MEMORIAM

ÉVOCATION

En hommage.

La foule s'est ruée où, sonore, la fête,
Feux brusques par éclairs éteints sous l'orde boue,
Mugit, avec des cris de cuivre qui s'enroue,
Tout le contentement de son ivresse bête.

Elle boit, piétinant dans l'herbe, satisfaite,
Le miroitement d'or factice qui se joue,
Glisse, s'enfuit, revient, et toujours tourne, roue
De stupeur où sa joie est captée, et s'entête.

RÉCIFS AU SOLEIL

Vile démence, rumeurs sourdes sans fierté !
Mais aux jardins du Ciel un lys s'est dilaté
Parmi l'azur, et les tumultes de la plaine

S'apaisent : ta chanson seule élève à son tour
Notre âme qui frémit dans la tienne, Verlaine :
« Mourir parmi la voix terrible de l'Amour ! »

I

RÉCIFS

AQUARELLE

à Henry-Edmond Cross.

Les rochers vers la mer s'inclinent doucement,
Et, des flots du feuillage aux jardins éblouis
Où rit en se jouant la corolle des vagues,
L'air parfumé du feu dont le soleil l'embrase,
Azur vierge irradié du pur diamant,
Dans les rouges parois pénètre et resplendit.

Par limpides remous les floraisons d'extase
Ondulent en frissons d'or, de pourpre, de rose ;
Ils affleurent d'éclairs les galets dans le sable
Aux caprices légers de la brise qui jase,
Et ils dénouent au ciel dont le brasier l'accable
La caresse de sa chevelure déclose.

RÉCIFS AU SOLEIL

Un lent balancement de reflets diaprés
Révèle à l'horizon la présence de barques ;
Une voile s'émeut, qu'a frôlée une haleine,
Et, d'une aile tendue aux désirs enfiévrés
De boire la lumière dont la mer est pleine,
Au lointain elle plonge, brusque, et se hasarde.

Et dès lors dans le calme et le vaste silence
Où l'heure heureuse s'alentit et ne voit pas
Que se lèvent là-bas d'impalpables buées
Menaçantes vers les voiles qui se balancent
Au large, soudain rampe, accrue et déployée,
La lourde terreur de nuages noirs et bas.

ENFANCE

Mon enfance en moi se cache,
lointaine et présente.
CHARLES MARGUERITE.

Les eaux fraîches comme les yeux des fiancées,
La candide ferveur des lys, les longues nuits
Solitaires, loin du fumier des vils ennuis
Où s'épuisaient d'aimer mes futiles pensées,

La gloire de surprendre en des regards frémir
L'appel inconscient dont s'émeuvent, corolles
Parmi le tendre azur de naïves paroles,
Les chères voluptés du jeune souvenir,

RÉCIFS AU SOLEIL

De vous, mon patient passé, mélancolie
Qu'un plaisir souvent même aggrave de regret,
Je ne sais du passé que ce qui me paraît
Dans la brume à présent n'être que fiel et lie.

Mon Enfance parmi les fêtes et les jeux
Jaillissait éperdue et se pâmait de joie
Si haut dans le ciel clair où l'astre heureux flamboie
Et transfigure d'or les horizons fangeux,

Que, si haut dans le ciel où le songe s'élance,
Toujours s'épanouit sur le désastre obscur,
Prodige inaltérable et parfum aussi pur,
Ton visage riant, ô ma divine Enfance !

Si douce et pourtant si grave, je te revois
Avec tes yeux de fièvre où le printemps s'achève,
Qui t'accoudes au fond des jardins de ton rêve
Et qui guettes au loin de nostalgiques voix !

RÉCIFS AU SOLEIL

La danse t'a lassée et ton âme indécise
S'épeure de songer que partout, à foison,
Dans le couchant d'extase une ample floraison
De roses doucement fleur à fleur agonise.

Le jour déjà décline et, frissonnant, le soir
S'élève avec lenteur des mers occidentales ;
Regarde : autour de toi s'effeuillent les pétales,
Va, pleure sur la rive où tu revins t'asseoir.

Ma belle Enfance, en qui mon songe recommence,
Tu t'es penchée en vain sur mon espoir viril,
L'automne est là ; je ne ris plus aux fleurs d'avril,
Mon cœur fané se ferme aux refrains de romance.

Je ne bondirai plus dans l'ardeur du matin
Du même élan fougueux dont bondissent les chèvres
Vers les vergers promis à la soif de mes lèvres ;
Le fruit pourrit sur l'arbre, et n'est jamais atteint.

RÉCIFS AU SOLEIL

Mon Enfance si bonne et si tendre, qu'attriste
A peine un peu d'angoisse et qu'exalte l'orgueil
De naître au jour, malgré les tourments et le deuil
Sur mes pas comme des bêtes flairant leur piste,

Fière dans la lumière en fête et les parfums
Des virginales fleurs que tu voyais éclore,
Tu savourais innocemment, frêles d'aurore,
Ces rêves d'avenir qui te navrent, défunts.

Qu'attends-tu désormais ? Des ténèbres têtues
T'environnent tandis que le soleil décroît ;
Tu sanglotes de peur, ton pauvre cœur a froid,
Lugubre est le silence où les voix se sont tues.

O voix d'amour et de jeunesse dans le ciel
Fabuleux où flambait ta candeur éblouie ;
O voix trompeuses qui, sur le seuil de la vie,
Te lançaient leur joyeux et nostalgique appel,

RÉCIFS AU SOLEIL

Ma pauvre Enfance, meurs ! Tes forces dépensées
Sur le puant fumier des futiles ennuis
Ne peuvent plus puiser dans le marais des nuits
Cette ferveur qui brûle aux yeux des fiancées,

Ni, parmi les regrets d'un traînant souvenir,
Surprendre, quand surgit la flamme des corolles
Palpitantes, avec de naïves paroles,
L'inconscient émoi d'un doux regard frémir.

Plus un délire, rien que tu puisses attendre
N'enchantera dès à présent ton cœur vieilli.
Meurs donc, puisqu'il le faut ! Du moins auront jailli
Quelques brèves lueurs du fond de tant de cendre.

LA CHANSON DU MAUVAIS AVRIL

Partout encore
L'hiver persiste ;
Le jour est triste,
L'aube incolore.

Vernale, Flore
Antagoniste
Ruse et dépiste,
Rien n'ose éclore :

RÉCIFS AU SOLEIL

Neige ou grésil,
Les plaines blanches
Sans feuille aux branches,

C'est un Avril
Maudit du Sort,
Un printemps mort.

LA GUERRE

Travaille, vilain, travaille.
RABELAIS.

I

Là-bas l'homme couché sur le sol est réveillé :
Debout ! Lève-toi, réponds à l'appel de tes frères
Qui pleurent sous le joug et le fouet de l'étranger.
Va. Lève-toi. Prends tes armes. Accours où s'assemblent,
Enthousiastes et farouches,
Les paisibles de la campagne et les fiévreux des villes,
Le glaive aux mains et le cri de guerre à la bouche,
Pour affranchir les serfs de leur race qui souffrent

Depuis les siècles et qui se lamentent sans secours
En vain, en vain toujours.
Ah ! brisons l'orgueil des vieux envahisseurs
Qui jadis maîtrisèrent nos pères misérables ;
Levons-nous. Levons-nous. Accours. Franchissons la mon-
Cohortes qui portons l'espérance en nos yeux, [tagne,
Dans nos âmes la flamme libératrice,
Ruons-nous comme un torrent débordé dans les plaines,
Fécondons de nos frères l'ardeur et le courage,
Et, tous unis, ressuscitons en eux la joie de vivre
Libres, pacifiques et confiants selon leur destinée
Sur leurs terres ou dans leurs villes.
A la splendeur des champs et à la fraîcheur des bois,
Au rire frissonnant de la mer au bord des plages
Vos cœurs s'épanouiront comme les nôtres dans l'ivresse
De vous sentir les seuls maîtres de vous-mêmes,
Et nos mains laisseront tomber les armes inutiles,
Et, nous ressouvenant des vrais et longs combats fertiles,
Nous reprendrons nos serpes, nos marteaux et nos plumes
Pour trancher l'erreur, fixer le rêve, ou pour étendre
De cime en cime la force invisible du verbe
Dont la haine de nul tyran ne peut rompre l'essor.
Alors ! alors, dans cette aube de jouvence et de bonheur,
Frères pacifiés et rendus à la vie,

Avec nous vous vous réjouirez d'être sans maître sous le ciel,
Vous apprendrez les arts qui magnifient, à notre exemple,
Vous vous exalterez dans le désir d'être plus grands
De jour en jour, vous vous ouvrirez à l'orgueil d'aimer
Le monde et les hommes comme vos frères,
Et vous saurez sourire et vous viendrez à nous.
Avec de la lumière exaltée en vos yeux,
Vous prendrez part à nos travaux et à nos jeux,
Vos fils épouseront nos filles,
Et bientôt vers nous les hommes de tous les pays
Tourneront leurs regards étonnés et anxieux,
Ne sachant pas que la même place à tous peut être offerte
Et qu'un jour brillera prochain où sur la terre
Tous ceux qui respirent ne formeront qu'une famille :
Allons, debout, aux armes ! Préparons les grands destins.

II

Les grands destins ! — A présent la terre est couverte de neige,
Des flaques rouges de sang se figent dans la glace.
Les grands destins ! O honte ! Des hommes gisent le flanc
Ou agonisent dans la boue ; [ouvert
De toutes parts dans les fossés, sur la plaine nue et livide,

RÉCIFS AU SOLEIL

Au fil de l'eau qui charrie d'affreux vestiges,
Des casques cabossés, des armes rouillées et brisées,
De toutes parts, sur les tertres défoncés,
Ce ne sont que cadavres d'hommes ou bêtes éventrées,
L'étendue vide des campagnes désertes sous le ciel gris,
Au loin, au loin, des remparts croulants qui fument,
Des églises aux dômes embrasés,
Une rumeur confuse de deuil et de douleur.

Les grands destins ! Partout les guerriers violent et pillent,
Arrachent aux vieillards écroulés de honte et d'impuissance
A poings pleins les poils de leurs longues barbes d'argent
Ou, riant, éteignent d'un coup la lumière de leurs prunelles ;
Ils démembrent, comme on arrache les pétales d'une fleur,
La promesse adorablement tendre des corps d'enfants,
Courent aux filles qu'ils dénudent et souillent dans les rues,
Mordent leurs seins, s'enivrent d'arômes sous leurs chevelures
Se gorgent de lourdes et d'atroces luxures [dénouées,
Qui triomphent quand elles résistent ou quand elles pleurent !
Les grands destins !... Est-ce au passage des hordes hagardes
Le tumulte morne et rapace de la victoire ?
Est-ce la pesanteur de la rapine et du ravage,
Est-ce les sanglots de sang qui étouffent et qui râlent,
Ou ce cortège sinistre des sénateurs en leurs simarres

Qui, genoux fléchis, proclament le bon droit du vainqueur
Et exaltent le bienfait de sa justice souveraine ?
Est-ce ces prêtres qui l'encensent de parfums et de louanges
Et magnifient, dans sa superbe et sa vaillance,
La gloire de Dieu ?
Est-ce enfin celui-là qui des chefs et des guerriers
Lentement à cheval s'avance environné,
Qui d'un sourire cède aux vils abaissements,
Et, le doigt levé vers l'éclair de la hache ou de l'épée,
Rappelle d'un mot bref qu'il consent qu'on survive ?

III

Ah ! comme ils rient tous à présent dans leur triomphe !
Mais qui songe aux promesses d'avant la guerre ?
Qui songe à cet orgueil d'être libres et fiers
Ou de rendre la vie aux peuples avilis
Dans la honte, le désespoir et le servage ?
Ah libres ! qu'importe ? Ils sont bien libres
De trafiquer, de ruser, de boire et de dormir,
Ils sont libres d'aimer les belles filles qui passent
Et dont les yeux, malgré elles, auront souri
Aux éclairs du regard, aux désirs des mains et des lèvres.

RÉCIFS AU SOLEIL

Ils sont libres de s'aimer, de procréer, parmi l'ivresse
Des caresses, des baisers enlacés et fervents,
Autant d'enfants qu'il faut pour témoigner de ces ferveurs.
Ils sont libres ? — Que veulent ceux qui déclament ?
Entraîner la foule et se hausser
Vers la richesse et les honneurs
Qu'ils ambitionnent pour eux seuls,
Et grâce au concours des baïonnettes et des canons
S'en assurer contre tous.

Que veulent-ils ? Qu'on leur cède ce qu'ils convoitent,
Prendre la place par l'imposture ou par la force
Et la garder quand même en dépit de la foule
Qui les aura grandis jusqu'à ce faîte illustre
Dans l'erreur d'être enfin associée à leur joie
Grâce à eux, et libre !
Ah, libre, ce mot tournoyant qui affole,
Qui embrase, qui flambe, et se réduit à rien !
Libres ! Que vous fait un pouvoir que vous sentez à peine ?
Quelle infortune vous est venue d'être là-haut protégés
Par la fierté des hommes d'armes qui ont vaincu dans leur [vaillance
Et se dressent vos défenseurs vers l'étranger ?
Quelle crainte, quel souci peut rompre à présent
Le calme quotidien de vos labeurs féconds ?

IV

Ah ! travaillez en paix ; produisez les saintes richesses,
Dont la vie est embellie, assurée et contente
Jusqu'à la mort, vous tous !
Travaillez, ne relevez la tête du sillon
Que pour boire ou pour rire avec les femmes
Les jours de fête ou de moissons ;
N'écoutez pas les vaines promesses de ces fous
Que harcèle le désir ou que la haine tenaille.

Si jamais, comme autrefois, des hordes d'envahisseurs
Menacent vos maisons et vos semailles,
Dormez en paix, nous sommes là, les hommes d'armes, les
[vainqueurs,
Pour les garder contre quiconque prétendrait vous asservir ;
Nous sommes là, dormez ! Nous veillons seuls, et en armes ;
Et s'il faut un jour, hommes paisibles, qu'on vous réveille
Et vous convoque une fois encore dans les alarmes
Pour la sauvegarde du pays,
Nous vous appellerons quand il faudra, comme jadis,

Nous vous conduirons, si cela vous plaît, vers des gloires plus
Pour nous grandir entre les peuples [belles
Et nous hausser sur tous d'un effarant prestige !
Mais nul, soyez sans crainte, n'insultera à votre nom ;
Nous sommes là, les redoutables ! nous veillons ;
Soyez en paix, ô frères, nous veillons :
Exempts d'autres soucis, vous pouvez travailler et dormir.

1913.

FORÊT, LA NUIT

Nostra vita, ch'è si bella in vista.
PETRARCA.

à Madame A. de Holstein.

Sournoises, lâches, cruelles
Les bêtes guettent dans la nuit ;
Le bois sous la tourmente s'échevèle,
L'ouragan hurle, rugit,
Et fracasse par saccades.
Une haleine de sang qui siffle aux feuilles mortes
Soulève dans un vacarme de cascade
Qui arrache les troncs d'arbre et les emporte
Au loin, la forêt où les bêtes en embuscade,
Sournoises, lâches, cruelles,
Reniflent une senteur de carnage.

Puis tout s'apaise. Un silence maussade
Soudain s'est abattu sur les halliers sauvages ;
L'effroi sinistre glace l'air, et ce qui vit
Sent en soi toute vie suspendue :
Pâle, sournoise, cruelle,
La grande Mort est descendue
Et enveloppe de ses ailes
Tout ce qui vit.
Sous l'horreur taciturne et livide des branches
Rien ne bouge ; des lueurs blanches
Dorment sur l'eau d'une flaque ;
Des dents dures ont grincé, et des os craquent ;
Toute la vie est suspendue,
La grande Mort est descendue.

La grande Mort est descendue ;
Comme un brouillard glacé dans la nuit immobile
Des ailes blêmes oscillent
Parmi les branches confondues.
Dans les fourrés silencieux
Une morne terreur a tué tout frisson ;
Répercutés de lieux en lieux
A travers les rochers, les gorges, les buissons
Des cris rauques ricanent ;

RÉCIFS AU SOLEIL

Un souffle épais et malsain
Rôde par les halliers :
Loups, hyènes, chacals
Et les corbeaux qui tourbillonnent par milliers
Se repaissent dans les décombres.
Sur tout ce qui fléchit et qui tombe
D'un élan si goulu leur appétit s'acharne
Qu'ils ne semblent mâcher à l'instant que de l'ombre.
Alors
Repus, les yeux flambants, dans un long cri de joie
Où s'atteste d'un suprême effort
L'ivresse de la Nuit et de la Mort,
Chaque bête, chaude et lourde du sang de sa proie,
Au fond d'un trou se réfugie et dort.

Toute vie dans la forêt est suspendue ;
Pâle, sournoise, cruelle
La grande Mort est descendue
Et enveloppe de ses ailes
Tout ce qui vit.

Mais l'éclair lent d'une lueur frémit
Au ciel et glisse dans le feuillage
Qui tressaille surpris d'un émoi soudain ;

RÉCIFS AU SOLEIL

L'air se fait pur et serein,
Et brusquement, dans le sourire de la brise,
Les ruisseaux chantent, le jour joyeux se délivre,
Le calme emplit la forêt.
La douce vie y reparaît,
Le matin règne et les oiseaux en fête
De clairs refrains, de vives chansons
Égaient la solitude en pâmoison.
Tout fleurit, tout convie, tout rayonne ;
Tu triomphes, ô beauté, tu bourdonnes,
Essaim d'abeilles d'or, jeunesse de la Vie !

LA VILLE AU BOIS

à Georges Marlow.

I

La petite ville sur la colline
Sourit dans la fraîcheur du matin rose ;
D'un tendre et blond baiser qui frissonne et qu'il pose
Aux murs blancs des maisons, le soleil illumine,
Au penchant déjà rose et clair de la colline
La ville qui s'émeut entre des bois profonds.

Lassé d'avoir marché par les routes nocturnes
Sous le ciel lourd où les nuages vagabonds
Au gré du vent en furie délirent et hurlent

RÉCIFS AU SOLEIL

Le malentable désespoir de leurs douleurs
Entre les arbres que les tourmentes échevèlent,
Lassé d'avoir suivi sous le fracas des heures
Torturantes par cette nuit âpre et rebelle
Les tortueux détours du long chemin boueux
Malgré l'effort et les assauts de la tempête
Et la grêle qui par moments cinglait ma tête
Et mes membres, et me fixait vertigineux
Sur place, sans que je pusse, désormais,
Dans l'épais tourbillon des ténèbres hostiles
Ouvrir les yeux sur l'abîme et voir le péril
Obscur et traître où les rafales m'enfermaient ;
Lassé d'être têtu contre la nuit mauvaise
Et les embûches du climat et du destin ;
Lassé du deuil dont le tourment à mon cœur pèse
Et que je fuis vers les sommets jamais atteints
De pur oubli, d'amour et de beauté sereine ;
De tout lassé : des autres, du ciel et de moi
Qui me suis trop connu pour me voir sans effroi
Affronter le voyage orageux et la haine
Implacable des éléments qui se déchaînent ;
Lassé de tout, je me suis couché dans les bois,
Indifférent à ces tumultes de la nuit,
Et, sans plus sentir ni plus entendre, je m'endormis...

RÉCIFS AU SOLEIL

La petite ville blanche et rose domine,
Riante au soleil, dans sa fraîcheur, la colline ;
Elle est entre des bois que le matin fait roses
Sous les vertes cimes des cyprès et des pins ;
Elle sourit comme sourit le clair matin,
Dans la chaleur du jour vernal à peine éclose.

Je dormais. Un rayon jouant aux branches d'arbres
M'a frôlé le visage et entr'ouvert les yeux,
Aube paisible après le combat furieux
De la nuit ! Maintenant un soleil tendre darde
Sa lumière de joie où grondait le vacarme
De l'ouragan et des grêlons injurieux,
Moëlleux soleil après la longue nuit hagarde,
Soleil de rêve qui chante tendre et si blond
Dans cette clarté vaporeuse et balsamique,
Voix qui vibre vers moi comme un appel magique
De vie et de bonheur !
Je me lève d'un bond ;
Déjà mes yeux, mon cœur, d'un élan tout nouveau
Parcourent les jardins de la colline heureuse ;
Frais chemins qui gagnez, par des pentes ombreuses,
Si calmes et si lents, les terrasses, là-haut,
Où les fenêtres qui sourient au matin rose

Semblent comme des fleurs paisibles être écloses,
Paresseux chemins, taillis emplis d'oiseaux
Et du murmure caché des ruisseaux,
Doux chemins propices aux rêveries
Qui attardez à chaque tournant sinueux,
Parmi des voluptés d'extases attendries,
Les pas de ceux qui montent vers la ville,
Ah ! mes yeux aventureux,
Mes yeux éperdus et fébriles,
Comme ils ont su déjà vous devancer, mes yeux,
Et atteindre où vernal le soleil l'illumine
La petite ville rose sur la colline !

II

Ai-je rêvé ? Ou quels prestiges me fascinent ?
Ne suis-je plus au bord des bois dans le chemin
D'où j'ai vu, blonde et rose, sur la colline
Une ville frémir sous l'azur du matin ?
Mes paupières ne sont point closes. Je me sens vivre
Heureux, léger, l'esprit en fête, plein d'espoir ;
Mes deux mains vers les formes vaines qui m'enivrent

S'ouvrent éperdûment. Ah ! soyez illusoires
Ou réelles, qu'importe ? Si vous êtes belles
J'irai vers vous ! Je veux vous aimer et vous prendre
Quand même cette étreinte où ma fougue m'appelle
Devrait dissoudre sur ma lèvre un goût de cendre :
Pourvu que la volupté dure un instant,
Qu'importe, même si c'est la Mort qui me tend
L'appât fatal de la démence dans l'Amour ?
Mais non, je ne délire point : voici le jour
D'heure en heure grandir au ciel, et, sur les bois,
Le soleil chaud rayonne et flamboie où je vois
Les mirages brûlants s'embraser tour à tour
Et s'éteindre soudain au gré d'autres qui naissent.
Parfums troublants et doux du miel et de la mer,
Larges corolles d'harmonie et d'allégresse,
Fleurs chanteuses parmi d'invisibles jardins,
Charmes neufs et subtils, ô voix par qui soudain
De longs frémissements d'extase embaument l'air
De leurs rythmes d'amour, de joie et de lumière !
Ah ! que la terre est jeune et belle ! Que ces bois
Sont accueillants et fiers dans leur force sereine !
D'une sève puissante encor comme autrefois
La vie est pleine !

RÉCIFS AU SOLEIL

O voix,
Effluves qui dressez vers moi, vivantes flammes,
L'ardente vision des nymphes et des dieux,
O délices ! pourquoi d'un rêve insidieux
N'êtes-vous aujourd'hui que ruine en mon âme ?
Mais il n'importe ! Avant de disparaître, ô voix,
Harmonieuses voix dont les grands bois s'emplissent,
J'ai su par vous goûter tout le vin des délices,
Et, maintenant, sur la colline,
Dans la ville qu'un doux soleil illumine
J'attends, heureux, tandis que m'affolent des rêves,
Que mes jours, peu à peu, tranquillement s'achèvent.

UN RÊVE

O nuit, qui de lueurs fraîches déjà ranimes
L'aile du songe au frêle azur du souvenir,
N'est-ce pas toi qui pour le réveil fais s'ouvrir
Mes rideaux de ténèbre au cri clair des abîmes ?

Le reflux de la vague au roc que nous gravîmes
Plus loin, — comme tu dors, Chère ! — semblait dormir.
Dans ta poitrine et tes seins nus sens-tu courir
L'âpre frémissement des lames unanimes ?

RÉCIFS AU SOLEIL

Au fond d'un tel silence en nous et au dehors
J'étreins, d'une ferveur qui s'accroît, ton beau corps
Si calme, et je te regarde vivre, Vivante !

Repose ainsi longtemps, très tendre ! Je te tiens
Et tu m'aimes ! — Pourquoi brusquement sur les miens
Fixes-tu tes yeux durs, que creuse une épouvante ?

A UN JEUNE POÈTE

O garde-toi, mon jeune Ami, de te complaire
Sous un ciel douloureux où nul astre n'a lui ;
Ton âme étoufferait dans la forêt d'ennui
Dont les fourrés sont lourds d'ombre crépusculaire.

Ouvre les yeux. Ouvre ton cœur. La vie est claire,
La joie autour des fleurs ruisselle pour celui
Qui, patient, voit naître aux spasmes d'aujourd'hui
Les demains flamboyants d'espoir ou de colère.

RÉCIFS AU SOLEIL

Crois-moi. La brise vierge et nette du matin
Qui se joue au rivage et rit vers le lointain
Parmi le frisson frais des vagues unanimes,

L'orgueil d'être ébloui de sons et de parfums,
Tout aimer ! — gouffre amer, quels rêves sont défunts ?
Crispe-toi dans l'extase et bondis sur les cimes !

DEVANT LA MORT

N'as-tu pas dit : fantômes vains, ce sont des formes
Sans couleur, sans regard, sans désir et sans voix ?
L'aube renaît ; il n'est plus l'heure que tu dormes,
Détourne toi des vains fantômes que tu vois.

Les premiers jours d'automne ont été si moroses,
Si ternes, si trempés de boue et de brouillards
Qu'un uniforme ennui s'étendait sur les choses
Et les passants glissaient tels des spectres blafards.

RÉCIFS AU SOLEIL

Éveille-toi. Ne plonge plus au fond du gouffre,
Exalte-toi dans les prestiges du matin ;
Écoute murmurer la terre au cœur qui souffre
L'hymne réconfortant de son espoir certain.

Qu'importent les douleurs et les chutes lointaines ?
Ceux-là qui sont partis ne reviendront jamais.
Rafraîchis ton esprit avec l'eau des fontaines
Des nocturnes erreurs en qui tu te complais.

L'ombre n'alourdit plus les plaines ; le silence
Emplit l'espace et vibre où frémit la clarté
Sur les chaumes, autour des meules, dans l'air dense
Et pacifique où se survit le bel été.

Le superflu regret d'un passé qui s'écroule,
Et la tristesse avec les larmes et le deuil
C'est le breuvage épais dont s'abrutit la foule ;
Toi, regarde plus haut ; dresse-toi sur le seuil.

RÉCIFS AU SOLEIL

Dresse-toi sur le seuil au soleil qui ruisselle ;
Les sources de la vie ont jailli sous tes yeux ;
Contemple se mêler la force universelle
Dans les cris de la terre et les frissons des cieux.

Il n'est pas vrai que tout se dissolve en poussière
Ni que seul le néant de nos désirs soit sûr :
Les visages des morts brillant de beauté claire
Sourient à nos regards fixés vers le futur.

Il n'est pas vrai que tout succombe et disparaisse ;
Nous sommes faits de ceux qui furent avec nous ;
En nous grandit leur joie ou gronde leur détresse,
Essaim tumultueux en d'incessants remous.

Le temps viendra bientôt qu'à ton tour tu t'endormes
Dans l'impassible nuit qu'on croit sans lendemain ;
Ta forme se fondra parmi les autres formes...
Délivre-toi du deuil et des fantômes vains.

28 septembre 1916.

II

INCIPIT VITA NOVA

BÉATRICE

Volgi, Beatrice, volgi gli occhi santi,
Era la sua canzone, al tuo fedele,
Che per vederti ha mossi passi tanti.
DANTE, *Purgat.* — XXXI.

Béatrice ! — Et déjà de l'aube où tu souris
La flamme vierge accueille, encor frêle et hautaine,
Le poète évadé des feux de la Géhenne
Qu'affolent la torture implacable et les cris.

Là-bas toute l'horreur dont les corps sont meurtris,
La vengeance en délire, et l'outrage, et la haine,
O damnés ! le glaçaient. Où son Guide l'amène
L'apaisante clarté des astres l'a surpris.

RÉCIFS AU SOLEIL

Beau visage qui luis sous le ciel de la rive
Lustrale, il te revoit dans la lumière vive.
Tu l'émeus, et vers lui tu viens, tu tends la main,

L'invitant du regard et déjà frémissante,
Afin que dans son cœur il s'exalte et pressente
Le Paradis en fleur où gravit son chemin.

CIEL D'AUBE

Mille jaillissements imprévus devant moi
Apaisent d'or pensif la houle des nuages ;
La flamme avec douceur ondule et se propage
A travers l'ombre, puis la bourrasque décroît
Dans le ciel refleuri de lumière de joie.

C'est ta clémence et ta béatitude.
Heure vierge, qui m'éveillent
A la surgissante merveille
Où, demi-clos, tes yeux préludent
A m'enchanter des clairs présages du soleil.

RÉCIFS AU SOLEIL

Et, plus haut, dans la région de fête
Aux pavillons de pourpre mouvante et d'ambre en feu,
Tu m'as souri d'un long sourire qui m'émeut,
Promesse calme et bienfaisante !
L'orgueil fauve de ta chevelure défaite
Fulgure et se déploie en remous onduleux,

Et mon désir vers Toi s'extasie, ô Vivante !

FLORIDE

Il poursuit, près des eaux, le jasmin des Florides.
Alfred DE VIGNY.

Votre visage est un pays au soleil tendre
D'eaux qui frissonnent sous la caresse des fleurs
Selon que le souffle frais des vents cajoleurs
Les frôle doucement et s'en vient les surprendre.

Mes yeux plongent dans vos yeux, comme dans la mer
Se pâme éperdûment un nageur intrépide ;
Votre âme, que j'explore, est une ample Floride
Dont, extase et parfums, brûle et palpite l'air.

RÉCIFS AU SOLEIL

Vos chers cheveux dont la gerbe embrasée accueille,
Nids d'arômes légers de lumière et de miel,
L'essor de tout mon être confidentiel,
Sont comme un champ d'or mûr mêlé de chèvrefeuille.

Et la gloire blonde et fine de votre main
A ma ferveur par votre grâce abandonnée
M'ouvre le large espoir d'une Ile Fortunée
Qui fait l'homme immortel et l'amour surhumain.

La Guimorais, 27 juillet 1914.

LA DORMEUSE

De doux parfums planent dans la chambre
Où repose, si belle, endormie
Dans sa chaude chevelure d'ambre,
Lumineuse au soleil, mon Amie.

Ses paupières respirent en songe,
Ses lèvres calmes rient au baiser
Dont l'aile de fleur frêle s'allonge
Et palpite en venant s'y poser.

Et c'est le bleu papillon du rêve
Qui tend au vol de sa fantaisie
La flamme d'amour puissante ou brève
D'un or diaphane ou cramoisie ;

Soudain son cœur s'allume d'émoi,
Muette extase qui se prolonge,
Ses lèvres sourient : est-ce vers moi
Que grandissent les lys d'un beau songe,

Quand, lumineuse, ma tendre Amie
Parmi les doux parfums de sa chambre
Repose, et, si belle, est endormie
Dans sa chaude chevelure d'ambre ?

DANS LE JARDIN, A L'AUBE

L'aube a bu la fraîcheur de votre main levée
Frissonnante déjà du baiser des corolles
Qui s'extasient en plein azur et qui s'affolent
De vous trouver si tôt près d'elles arrivée ;

O vous, limpide et chaste et si candide, fleur
D'un sang plus riche et plus pur ! ô vous, dans l'éveil
Du jour songeur et doux dont le lys s'émerveille,
Vous accueillez en votre éclatante pâleur

Les dons de la rose et du jasmin, les parfums
Et les haleines et les pudeurs matinales
De la couleur encore hésitante aux pétales
Dont la gloire vaincra les midis importuns ;

Vous absorbez et vous fondez par le sourire
Dans l'éclat fier de votre geste et de vos yeux
Tout le rêve subtil du ciel audacieux
Et, par vous, la beauté de l'univers respire.

DÉPART

La musique des mots épars
Qui ne s'achève que par geste
Dans le silence éclos atteste
L'angoisse des prochains départs.

Je bois dans l'ombre vos regards
Où l'onde de vos songes reste
Fière malgré l'exil funeste
Dont vous redoutez les hasards.

Et vos paupières abaissées
Aux nuages de vos pensées
Dont le jeu clair s'est attristé

Savent déjà combien m'excède
La solitude lourde et tiède
Dans le désert du morne été.

ABSENCE

La mer sous les étoiles dort, et l'on n'entend
Que l'haleine du ciel aux herbes du rivage :
Une douce lueur à travers la nuit nage
Et glisse sur les eaux son mirage flottant.

Je me suis détourné vers l'ombre. J'aime autant
Que le calme des nuits dont la paix me soulage
La fièvre qui tressaille à revoir ton visage,
O Toi, vers qui l'orgueil de mon rêve s'étend !

L'aube naîtra bientôt. Je le sais. Mais qu'importe ?
Toi seule es pour moi l'aurore et le jour, en sorte
Que le soleil le plus glorieux sur la mer

Peut brûler triomphal de tous ses feux en fête
Toute ténèbre sur moi s'amasse et s'entête,
Le monde, où Tu n'es pas, est laid, triste, désert.

La Guimorais, juillet 1914.

LA PAIX

Dans le parc dévasté, dont l'orage et la crue
Ont brusquement flétri les fleurs et les gazons,
Près des bords du ruisseau que leur démence obstrue,
Tous deux, impatients d'espoirs, nous nous taisons ;

Mais nos cœurs sont étreints d'une même amertume
A suivre, épris des jeux d'un ciel libre et léger,
Bouillonner au hasard des tourbillons d'écume
Sous la longue terrasse où nous venions songer.

RÉCIFS AU SOLEIL

Où vont-ils, entraînés au vent qui les insulte,
Dans cette ombre jaunie et grosse de sanglots,
Ces pétales d'ardeur qui tentaient notre culte
Quand leur joie a charmé nos yeux à demi-clos ?

Et ces rameaux rompus que la tempête emporte
Dans son fracas et son tumulte grandissant
N'est-ce pas les élans d'une jeunesse forte
Qui courent vers le gouffre où tout plonge et descend ?

La ténèbre où, là-bas, tant de terreur transperce,
Dans les cris de mourants entassés par monceaux,
La rumeur furieuse et l'âpre attaque adverse
Qui sourd et se déchaîne et se rue en assauts,

Toute la honte et la douleur des frénésies
Dont sur la terre en sang le courroux s'est dressé,
Et la vaine pitié dont les âmes saisies
S'épeurent en pleurant les douceurs du passé,

RÉCIFS AU SOLEIL

La nuit fétide et molle et les lents crépuscules
Grelottant aux frissons des plaines où la Mort
Comme une pieuvre étend de visqueux tentacules,
Et son rire édenté qui comme un poison mord,

Tout s'embrase et s'écroule au flambeau de la Haine
Qui s'acharne à semer le carnage à son gré,
Sans que, depuis des mois, une aurore ramène
Un souffle lumineux sous le ciel effaré !...

Mais tu souris, et ton sourire de lumière
Où je puise l'orgueil d'aimer et d'être à toi,
Exalte, en dissipant notre angoisse première,
La flamme pure et le prestige de ta foi.

L'espoir s'est relevé. Déjà la lune fraîche
Sur le parc enchanté d'un mirage profond
Escalade le ciel en fête par la brèche
Des vieux nuages qu'une aube dissoud et fond.

RÉCIFS AU SOLEIL

Le ruisseau dont les eaux respirent apaisées
Sous la terrasse d'or qu'enivre le matin
Palpite du parfum des sucs et des rosées
Au gré du bon soleil qui tout à coup l'atteint.

O pieuse clarté, que ta splendeur s'y cambre,
Que tout brûle du rêve heureux que tu défends !
Ta chevelure ruisselle d'aurore, et l'ambre
Y déferle en un flux de rayons triomphants.

Ton esprit, enflammé de vision meilleure,
Ne voit, à l'horizon du funèbre jardin,
Le désastre nocturne et les spasmes de l'heure
Que comme une ombre lourde et qui tombe soudain.

Tes yeux fiers, d'où surgit la fièvre enthousiaste
Ne sont pas arrêtés par le brouillard épais
Du sang qui fume sur la plaine et la dévaste,
Et je bondis vers Toi, du sol où je rampais !

RÉCIFS AU SOLEIL

Comme l'éclosion d'une corolle tendre
Je sens s'épanouir le prodige futur,
Et, par ta main guidé, je m'éblouis d'entendre
Le jour danser pieds nus sur les parvis d'azur.

Rueil, août 1915.

ÉCLOSION

Comme ce doux matin d'été clair est charmant !
Nous sentons fondre en nous la fraîcheur des pétales
Au soleil comme si des mers orientales
Un souffle parfumé voluptueusement

En épandait, parmi leur pur jaillissement,
Des songes que, les doigts aux fleurs instrumentales
D'un tel calme, tu prolonges et tu étales,
Joyau de feux épars ou pourpre talisman :

RÉCIFS AU SOLEIL

O si fraîche au milieu des pétales célestes
Par ce matin d'été doux et clair, toi, qui restes,
Ondoyant au frisson très tendre des buissons

Emplis d'abeilles et de corolles, maîtresse
De l'heure et du sourire en qui le jour se dresse,
Nous, fleurs sous tes regards, nous épanouissons.

DÉDICACE

Tu m'as rendu la vie et la force et la joie
Fervente de l'amour.
Ma route simple et sûre à l'horizon s'éploie,
Je la suis sans détour.

Tu m'as rendu l'élan qu'aurait eu ma jeunesse
Si je n'eusse douté
Que l'aurore fleurisse et que la beauté naisse
D'une même clarté,

RÉCIFS AU SOLEIL

D'une clarté, soleil ruisselant dont s'embrase
Le monde morne et gris
Aux rythmes qui soudain dans l'art et dans l'extase
Ravissent nos esprits,

Rythmes, ailes d'oiseaux familiers ou volages
Qui jasez dans les blés,
Ou mol déroulement des houles sur les plages,
Parfums qui nous troublez,

Airain retentissant, or pur, éclat du verre,
Souples rythmes des voix,
Souffles subtils du lys et de la primevère,
Ouragans sur les bois,

Vous exaltez tous ceux qui sentent que palpite
Un cœur dans l'univers
Quand ils vibrent, émus de la grandeur d'un site
Ou du chant d'un beau vers...

RÉCIFS AU SOLEIL

Tu m'as rendu la joie et la divine ivresse
Des labeurs que j'ai craints ;
Je vois naître en tes yeux dont la flamme caresse
Les rythmes souverains.

Tu m'as rendu la force et le vouloir tenace
De tendre avidement
Aux vents rudes ou doux qui traversent l'espace
Le fier jaillissement

En qui monte, affolé d'harmonie et de songe,
Tout mon être éperdu
Vers l'océan de pourpre où le soleil se plonge.
O Toi qui m'as rendu

La vie et la vigueur et la gloire du rêve
Enclos au verbe d'or,
O Toi dont la pensée en souriant s'élève
Et vole sans effort,

Guide-moi de la main et de tes yeux que j'aime ;
Chante, et suscite en moi
Les mots mélodieux qui forment un poème
D'espérance et de foi.

Verse-moi le trésor de ta douceur féconde,
Et, frissonnant d'ardeur,
Dressons l'homme, debout sur la splendeur du monde,
En sa propre splendeur.

Mais sache qu'à jamais en tous lieux où me mène
Ton exemple inspiré,
Ce sera toujours Toi que, dans la race humaine,
Toi que je chanterai !

Toi seule es qui j'entende et seule qui je voie ;
Ma route est sans détour ;
Tu m'as rendu la vie et la force et la joie
Et la foi dans l'amour !

Galluis, 25-27 août 1916.

LES CHANSONS DE LA GUETTE

I

Où palpitent, merveilles ailées,
Les papillons, les fleurs, les oiseaux,
La lumière des nuits étoilées,
Et l'écume surgissant des eaux,

Fragile aigrette que sème l'heure
En diamants d'un jet décevant
Quand les soulève ou quand les effleure
Le caprice mobile du vent,

RÉCIFS AU SOLEIL

Ombres douces au fond des allées
Parmi les clairs jardins de l'esprit,
Où palpitent, merveilles ailées,
Tout ce qui chante et tout ce qui rit,

Je vois naître où la grâce palpite
Dès qu'y vibre un parfum de beauté,
Je vois naître en le charme d'un site
D'hiver songeur ou de tendre été,

Aux lumières des nuits étoilées,
En l'écume surgissant des eaux,
Dans toutes les merveilles ailées,
Aux papillons, aux fleurs, aux oiseaux,

Blottis ou tremblant dans le feuillage,
Je ne sais quel prestige pieux
Qui, Chère ! m'enchante, et se dégage
Dans l'étincellement de tes yeux.

II

Lorsqu'étincelle, ô mon Amie,
L'ardente douceur de tes yeux
(Me voici jeune, et j'étais vieux),
En ton regard je communie.

Me voici jeune et j'étais vieux,
Je sors d'une torpeur obscure
Lorsque ta voix fraîche murmure
Des mots tendres et précieux.

RÉCIFS AU SOLEIL

L'aurore sort du crépuscule
(Me voici jeune, et j'étais vieux),
Je sens, et je respire mieux :
Oh, frissonnant parfum, circule,

Embrase la terre et les cieux !
Tu sors, effluve, de toi-même ;
Tu m'enveloppes, et je t'aime :
Me voici jeune, et j'étais vieux.

III

Les fleurs rouges du chemin,
Les géraniums, les sauges,
Tu les frôles de la main
Et des yeux les interroges ;

Tu voudrais savoir pourquoi
Plus purs de chaque corolle
Les parfums montent vers Toi
Dans l'été qui s'étiole ;

RÉCIFS AU SOLEIL

Pourquoi tremble d'un frisson
Si profond la rose blanche
Qui, l'ultime du buisson,
Pudique, vers Toi se penche ?

Clématite d'un éclat
Attirant et qui fascine,
Et, charme plus délicat,
Volubilis, capucine

Couleur de sang, de safran
Ou d'aurore aventureuse,
S'enlacent d'un fol élan
Parmi leur tige fièvreuse.

Et tu vas, ne sachant pas
Que chaque fleur te souhaite,
Et que naît, devant tes pas,
Une lumière de fête ;

RÉCIFS AU SOLEIL

Ne sais-tu, ne veux-tu voir ?
Toutes fleurs, sauge ni rose,
N'ont comme moi qu'un espoir :
En Toi leur joie est éclose !

IV

Trilles et flûtes, oiseaux du feuillage,
Ailes de l'azur, où le ciel s'endort,
Arpèges des harpes, vibrant essor
Au jet d'eau clair dont la voix se propage,
Ma joie et l'automne chantent d'accord.

Ma joie et l'automne chantent, prestiges
De parfums pâmés, de couleurs, de sons :
Pampres de feu, nous vous entrelaçons,
Au délire flamboyant dans vos tiges,
L'élan heureux de nos tendres chansons.

Les chansons de l'automne fauve et tendre,
Les chansons d'un amour tendre et fervent,
Au gré du soleil, de l'heure et du vent,
Frissons de lumière, montent répandre
En rythmes d'or pur leur charme émouvant.

L'ambre profond de nos pampres festonne
De pourpre et d'or l'ombre où va voltiger
Le rire fougueux, le rire léger,
Le rire amoureux du chantant automne
Parmi le feuillage roux du verger.

Guirlande sonore, fluide écharpe
Qui se tissent des ailes de l'azur,
Ni flûtes d'amour, essor trop obscur,
Ni le lent enlacement de la harpe
N'étincellent d'un éclat aussi pur,

Aussi pur que l'automne fauve et tendre,
Aussi pur que l'amour tendre et fervent,
Que mon amour pour Toi tendre et vivant :
Parfums, sons, couleurs, tu les viens épandre,
Aurore ! où la nuit fut auparavant.

Septembre-novembre 1917.

III

SOLEIL

PAYSAGE

Dans le goût de Monticelli.

Le souffle frais de l'heure effleure les lilas,
Les iris d'or dressés sur la rive du fleuve,
Et, de frissons glissés par subtils entrelacs,
Emmêle au pli des flots une guipure neuve.

Le feuillage allongé d'un aulne, en ondulant
Sur l'anse paresseuse où croissent les stellaires
Et qu'à peine parfois trouble un cygne indolent,
Se fond dans son reflet au miroir des eaux claires.

RÉCIFS AU SOLEIL

Double éclat roux et bleu surgi d'entre les joncs,
Le prompt martin-pêcheur pique d'un bec vorace,
Un poisson brusque saute ; et, plus loin, deux pigeons
Roucoulent sur un saule ; un lourd corbeau croasse.

Partout l'air est limpide, et le fleuve léger
Entre ses bords boisés où s'adoucit la brise
Regarde au gré fervent du soleil s'immerger
Des golfes d'ombre mauve en sa lumière grise.

Par le sentier ailé de furtifs papillons
Qui scintillent de feux diaprés dans les branches,
Sous l'ombrelle au soleil ruisselant de paillons
Sourient en s'avançant des femmes aux mains blanches.

Le mol balancement des jeunes frondaisons
Agite sur la peau de leurs épaules nues
Et dans le fol réseau de leurs rousses toisons
Un jeu capricieux de corolles ténues ;

RÉCIFS AU SOLEIL

Leurs amples robes sont de soie et de brocart
Où pointe un joyau vieux dans des flots de dentelles.
Gaîment, à pas menus, elles vont à l'écart
S'asseoir lasses dans l'herbe où, debout devant elles,

Aux souffles frais de l'heure effleurant les lilas,
Les iris d'or dressés sur la rive du fleuve,
Avec son luth sonore et sa voix par éclats
Le poète enivré chante sa chanson neuve.

25-28 mai 1917.

LA DANSE DES HEURES

à Eugène Koettlitz.

L'Homme :

En vain l'aurore et le jour et la nuit
Enlacent la danse des Heures
Sur la plaine où leurs pieds étincellent sans bruit
Et courent comme une onde qui s'enfuit :
Tu pleures, tu pleures,
Et dans la nuit, et dans l'aurore, et dans le jour,
Lorsqu'au long des heures
Tu te lamentes, tu te désoles, tu pleures,
L'ouragan gronde alentour.

La Femme :

Ne cesserez-vous point, éclairs, tempêtes,
Voraces démons acharnés,
Ne cesserez-vous point, furieux que vous êtes,
De rugir et de pousser sur nos têtes
En vols effrénés
Les vautours de la tempête et le feu des éclairs ?
Fauves acharnés,
Ils fondent sur la plaine, et les champs calcinés
Sont de décombres couverts.

Ni le jour ils ne cessent, ni la nuit, —
Que la danse des Heures enlace,
Silencieuse et vorace,
L'orgueil du monde par leur rage détruit,
Ou qu'elle coule comme un ruisseau qui s'enfuit,
Ils ne cessent de sonner la guerre
Et de couvrir de honte la terre :
Au vol démesuré des vautours de tempête,
Démons de mort et de nuit,
Ils sèment sur notre cœur et sur notre tête
Le deuil dément et le désastre de la nuit.

L'Homme :

Je me souviens. Naguères l'Heure tendre,
Attentive devant le seuil,
Des matins d'ambre clair aux soirs de blonde cendre
Se plaisait dans un sourire à suspendre,
Guirlandes d'accueil,
Les glycines en grappe ou la vigne sauvage,
Et, suave, au seuil
Entrait la Joie, et l'on faisait un chaud accueil
Aux parfums qu'elle propage.

La Femme :

Regarde devant toi : l'Heure est funeste,
Elle gesticule et maudit ;
Le vent déchire, l'air brûle, la pluie empeste ;
L'homme lance la mort avec le geste
Qu'il lève et brandit
Parmi la plaine, semeur sinistre et méchant
Sous un ciel maudit,
Et il ne sème, et il ne lève et ne brandit
Rien que la mort sur son champ.

L'Homme :

La plaine frémit de lumière tendre.
De sourds roulements dans le lointain
S'attardent, mais le matin
Baigne dans la joie où la Paix va répandre
La fête de ses fruits doux et blonds, et descendre,
Annonciatrice du réveil,
Et dans les saints rayons du soleil
Chasser au loin et pour jamais l'Heure funeste :
Ah, par la jeunesse tendre
Et la clarté d'amour dont brillera son geste
La terre dans sa joie étreindra l'Heure tendre !

L'Heure tendre, l'Heure pacifique et sereine
Ruissellera de fleurs aux plis de son manteau ;
Déjà sa main les égrène ;
Elle chante en marchant sur la terre et sur l'eau ;
Ses pieds nus dans la lumière
De l'aurore printanière
Pénètrent de soleil le monde grand et beau :

Que le monde sera beau
Si la divine Paix en renaissant ramène
Parmi les hommes de nouveau
Le pur sourire de l'Heure tendre et sereine !

La Femme :

L'Heure de la Paix est loin.
Le sang coule, la mort s'abat sans lassitude ;
C'est une Heure rude
Dont le muffle affamé fouille au moindre recoin
D'amour ou d'étude
Pour s'y gorger de carnage et d'horreur.
Ni présage sacré, ni souffle avant-coureur
N'atteste qu'à la Paix le Printemps prélude :
Une Heure tendre, ô fol espoir, funèbre erreur !

L'Homme :

L'Heure de la Paix est proche.
Je l'entends qui s'avance à pas clairs dans les bois ;
Là-bas je la vois
S'élancer de la mer, monter de roche en roche
Et soudain tenir

Le ciel, d'où ses bras frais enlacent le monde.
O mon Amie, il n'est plus temps que se morfonde
Ni ta douleur ni ton dolent souvenir :
La Paix s'épanouit ; tout vit ; l'Heure est féconde.

La Femme :

Homme faible, ton cœur oublie : où sont nos morts ?
Où sont nos fils, si beaux de leur jeunesse neuve ?
Ils tendaient, nobles et forts,
Le vierge élan d'âmes farouches à l'épreuve
De la guerre aux durs combats...
La gloire a suivi leurs pas
Peut-être, qui le sait? — Puis, un jour, l'eau d'un fleuve
Du Nord, l'eau lourde d'un fleuve
Avec tant d'autres corps a charrié leurs corps...
A jamais mon âme est veuve,
Mais toi, Père, peux-tu sourire sans remords ?

Ainsi, seule, je vous pleure,
Mes pauvres fils en qui vivait mon vaste espoir !
Quoi, ne plus vous voir !
Comment ne se peut-il, Dieu clément, que je meure ?

Que le monde est noir
A présent : nos fils sont morts ! Et moi, leur mère
Impuissante parmi ces fureurs de la guerre,
Je pleure, mais rien ne peut émouvoir
L'Heure de sang, l'Heure implacable de la guerre.

L'Homme :

O malheureuse ! nos fils,
Je les sens vivre, et, tandis que tu te courrouces,
J'entends leurs voix douces
D'espérance et de foi chanter comme jadis ;
Une eau sous les mousses
N'est plus limpide ou plus fraîche que leurs voix.
Purs, ils désignent, devant eux, avec leurs doigts
L'avenir de fête que tu repousses ;
Ils se dressent parmi l'aurore, et je les vois !

Le Poète :

O grandeur ! l'homme à l'homme adouci tend la palme
De la victoire, et la terre renaît au calme
Du labeur sain, de la pensée, et de l'amour.
Les claires Heures alentour

Tissent leur danse pacifique et souriante ;
Leur chœur léger mène le monde, et l'oriente
Vers la vierge beauté
Où sous le ciel enchanté
L'air résonne aux accords merveilleux de la Lyre,
Où, jeune, florissant, ardent, l'Homme respire
La vie et la divine ivresse de la Paix !

Eaux bienfaisantes, champs regorgeants, bois épais,
Montagnes et vallons, ô Nature diverse,
Et vous, les villes d'industrie et de commerce
Où plonge aussi l'étude aux sources d'idéal,
Écoutez, regardez : au transparent cristal
Où vibre la splendeur de l'humaine harmonie,
Brise propice aux jeux d'une joie infinie,
C'est vous, les Heures, qui du frôler de vos pas
Allumez par étincelles les éclats
D'une fougue lucide où s'embrase le rêve, —
Et l'homme éperdûment d'heure en heure s'élève !

Sereinement alors
Nous songeons à vos deuils, aux nôtres, à ces morts,

A ces héros qui sont tombés dans la mêlée
Affreusement, quand leur force fut immolée
Pour d'incertains espoirs d'amour :
O vous, nos Saints ! votre Heure s'enflamme à son tour,
Nous nous traînons, pieux, devant le mausolée
Où s'exaltent votre courage et vos douleurs ;
Et notre âme vous prie, émue et désolée,
Et l'Heure belle vous parsème de ses fleurs.

MATINÉE AU BORD DE LA MER

à Théo van Rysselberghe.

I

La mer ! Toute la mer lente et plaintive
Déferle ses flots sous les falaises de l'île,
Et le vent qui gémit par les plaines de l'île
Plonge las aux vagues et meurt à la dérive.

Flots de la mer et jeux des vents insidieux
Qui enlacez parmi les treilles d'un silence
Frais-issu les guirlandes où se nuancent
Les fleurs d'écume par milliers ouvrant des yeux
Ou éteignant à peine nées leurs corolles,
C'est de vous, vers qui la fièvre nous affole,
Que nous vient l'hymne exalté de la couleur.

RÉCIFS AU SOLEIL

Vous êtes, aux matins fortunés du Printemps,
L'éblouissant miroir où du ciel tendre affleure
A demi assoupi le baiser palpitant ;
L'haleine douce éclose en des jardins stellaires
De parfums merveilleux étonne votre éveil ;
Votre beauté déjà plus ardente s'éclaire,
Quand, toute brume fondue, sur la mer
A surgi le Soleil !

Au long des porphyres en feu
Qui s'incurvent de promontoire en promontoire,
Cimés sous le limpide azur d'ombre et de gloire
Et d'émeraude qui tressaille et qui s'émeut,
Sont tassés les fûts des rouges chênes-liège,
Et, tout ailés de feuilles fines dont s'allège
Le frisson, des mimosas sensibles qui lèvent
Les frêles grelots de leurs grappes suaves
Émerveillent de leur fraîcheur et de leur rêve
Amoureux un rampant et tortueux cortège,
Nœuds grouillants, dards tendus, de nopals et d'agaves.

RÉCIFS AU SOLEIL

II

Les blondes heures du souriant prestige,
Clarines sur la mer alertes, puériles,
Sonnent l'aube dans la rosée et voltigent
Au large , où la féerie des flots oscille
Selon les souffles de l'espace.
Les blondes heures du prestige
Vertigineux et vivace
Suscitent au fouillis invisible des tiges
Sans nombre l'essor des pétales mobiles.

Montez vers moi, montez, ô tourbillon d'abeilles
Qui essaimez dans le matin d'outre la mer ;
Emmêlez à foison où la joie appareille
Le chatoyant émoi du solennel mystère :
O rêves ! une douceur profonde
Accueille dans les frissons bénins du ciel
Qui volent à peine légers au ras des ondes
De vives ailes d'or, de flamme et de miel.

Aux confins violets de l'horizon
Vous accourez de tous les rivages d'aurore,

RÉCIFS AU SOLEIL

Délaissant la candeur des nacres purpurines
Béryls vibrants d'éclairs, saphirs sonores,
Sardonyx rubescents, brusques aventurines,
Souffles exhalés en pâmoisons
D'améthystes enthousiastes et de topazes,
Délires diaprés dont l'aigue-marine
Au gré divers des flots s'extasie et s'embrase.

Mon âme éperdument nage et se confond
Dans la chaude clarté exultante et vorace,
Dans ces glorieux matins blonds
Où la lumière brille attirante et m'enlace
Au déroulement fou des couleurs qui ondoient,
Qui frémissent du ciel paisible sur les vagues,
Et de ces bois où s'effrange un peu d'ombre opaque
Jusqu'aux fascinateurs lointains gorgés de joie.

Mon âme nage à l'aventure, elle se plaît
Au jeu des vagues, au prestige des reflets
Qui étincellent et qui miroitent.
Floraisons à l'infini des mers, forêt
Toute flottante d'éclairs de flammes et de feux,
Mon âme à l'aventure y plonge, et se hasarde
Vers les fonds éperdus des horizons heureux.

III

Sont-ce mes yeux en vain grands ouverts qui regardent?
Sont-ce mes lèvres qui respirent ?
Ni ma chair ni mes doigts ne connaissent
L'air ailé dont la pénétrante caresse
M'entraîne au ciel enivré de délire.

Meurent mes sens ! Mon âme mêlée à l'air
Qui ondule en se jouant par l'espace
Allume au large, sur les vagues, des éclairs,
Et, glissant au silence des eaux, les embrase
Du prompt scintillement des aigrettes stellaires.
Elles vont souriantes de place en place,
Elles accourent avec le flot sur le rivage,
Et, gravissant les parois des promontoires,
Se blottissent parmi la gloire
Et le frémissement attendri des feuillages :
O, sacrés par leur présence, profonds feuillages
Des arbres lourds qui vous exaltez près des plages,
Les radieuses de la mer
Ont suscité, au rire avivé de leur joie,

RÉCIFS AU SOLEIL

L'hymne multicolore et le mystère
Infini de beauté dont ces matins flamboient !

Elles sont là, elles étincellent au sein des vagues,
Elles s'enlacent dans le soleil, et leurs bras nus
Ruissellent de lumière pure,
Et la vierge fraîcheur de leur torse ingénu
Flambe sous leurs torches de chevelures ;
Elles attisent du doigt des naissances de fleurs ;
Elles s'en lancent de l'une à l'autre la brûlure,
Puis, lasses, d'un pas rapide sortant des vagues,
Tout heureuses d'être engourdies par la chaleur,
Sous les arbres, dans l'ombre bleue, elles s'étendent.

SEPTEMBRE

(AUTREFOIS)

Quand, nue en ce décor d'étoffes,
Tes clairs cheveux ruisselleront
En feux de rubis sur mes strophes,
Pose la parure à mon front.

Chaque grain des grappes de vigne
S'éblouit sous tes doigts pieux,
Et ta pâleur t'a faite digne
D'être adorée au rang des dieux.

RÉCIFS AU SOLEIL

Tu frôles les murs de ma chambre,
Automne ! Est-ce, mensonge vain,
Que d'une treille de septembre
Ton sceptre aurait surgi soudain ?

Hélas, la guirlande est fanée :
Mois des raisins, arômes tels,
Quelles offrandes pour l'année
Suspendrai-je sur mes autels ?

La flamme ultime va descendre,
Fruits et corolles, sourds parfums,
Trop tôt se dissolvent en cendre,
Tous mes désirs sont-ils défunts ?...

L'ÉVEIL DES DIEUX

Il ne faut pas croire, Nicos, qu'hier soit mort parce que le sable des sabliers en a marqué la chute ; hier vit en nous, il est notre substance.

BERNARD LAZARE.

à Armand Bernard.

I

J'ai surpris le sommeil des dieux dans la forêt.
Selon l'essor léger de l'ombre qui voltige
Avec la brise au creux du buisson, sur la tige
D'une fleur dont le sang lumineux transparaît,

RÉCIFS AU SOLEIL

Je les ai vus ; ils étaient là ; le jour dorait
Leurs visages aux yeux fermés dans le vertige
D'oubli sans fond où va s'abîmant leur prestige.
J'ai surpris le sommeil des dieux et leur secret.

Leur jeune haleine parfumait le voisinage
D'un souffle si subtil et fort que s'en dégage
En mon âme l'assurance d'un clair éveil

Où leur geste ouvrira, fondu dans la lumière,
A tous ceux qu'asservit la lutte coutumière
La sûre floraison de joie, en plein soleil.

II

J'ai surpris le sommeil des dieux dans la forêt
Sous de roses lauriers soudain parmi les ormes
Éclairés d'ombre bleue, où l'aurore apparaît,

Où l'aurore apparaît entre les troncs énormes
Du hallier ; où sur des lits moëlleux de gazon
Sommeillent dans l'oubli les merveilleuses formes

Des dieux d'Hellas dressés jadis sur l'horizon
De la mer qui frémit de frôler des rivages
Qui s'avivaient de Joie et fêtaient la Raison.

RÉCIFS AU SOLEIL

Dans les déroulements incessants et sauvages
Des houles d'épouvante aux récifs de la foi,
La terre s'obscurcit de deuils et de ravages ;

Une amère senteur trouble l'esprit et croît,
Selon qu'au tourbillon de sang et de démence,
S'aggravent dans l'horreur le tumulte et l'effroi.

Désormais, au déclin des ténèbres, commence,
Grâce au lucide éveil des plus hardis cerveaux,
A germer dans le sol une bonne semence ;

Le désarroi déjà dans l'âme des dévots
Fermente où l'on pressent que s'infiltre le doute
Et que glisse confus l'émoi des jours nouveaux :

Il n'est point vain que l'heure encor morne s'ajoute
Au morne amas de honte et de pleurs du Passé ;
La Nuit, que le Temps ronge, est peu à peu dissoute.

RÉCIFS AU SOLEIL

Le frisson clair d'une aube fraîche s'est fixé
Aux paupières de ceux que leur sommeil enchaîne ;
Leurs cils ont tressailli ; leur vœu s'est exaucé ;

L'ère trouble d'orgueil, de mensonge et de haine
S'effondre, et, de leurs fronts que le soleil dorait,
Ruisselle vers l'amour la floraison prochaine :

J'ai surpris le sommeil des dieux, et leur secret.

III

Selon l'essor léger de l'ombre qui voltige
Sous le feuillage où rit le vent,
La forêt a frémi d'un sonore vertige,
Le dieu de marbre s'est dressé jeune et vivant :

Sa forme éclate blanche et lisse entre les branches,
Son visage rayonne d'or,
Ses cheveux emmêlés d'airelle et de pervenches
Brûlent l'air au parfum dont leur flamme se tord ;

RÉCIFS AU SOLEIL

Par ses yeux roux tendus au soleil qui s'y mire
Essaiment les rêves divers,
Tandis que ses dix doigts font flamber sur la lyre
L'hymne nouveau d'orgueil qui grandit l'Univers.

L'azur limpide au vol d'ailes fraîches s'éploie
Pour la terre où chauffe l'été ;
Tout un ruissellement d'harmonie et de joie
Inonde l'homme en sa ferveur ressuscité :

Lassé du bruit atroce et dévorant des villes
Et de l'ingrat labeur des champs,
Il gisait sous le poids des servitudes viles
Dans la ténèbre des instincts bas et méchants,

Dans la ténèbre et dans le désert de l'Envie
Couvant la nuit, semant la mort,
Insoucieux d'ouvrir les portes de sa vie
A cette ivresse d'être jeune et d'être fort !

Mais voici qu'il s'éveille, et le rythme farouche
Dont tremblent la cime des bois
Et la source secrète et l'air même, le touche
Au cœur, accroît sa force en fougue, enfle sa voix ;

Il chante enfin, comme il frémit, comme il adore,
Comme il agit, d'un mâle élan,
Et ses actes et sa parole, c'est l'aurore
Éclose dans son âme et qui va déferlant :

Telle en la mer vibrante au soleil qui l'embrase
Chaque flot s'exalte, concourt,
Se mêle et se confond à l'unanime extase,
A la houle de gloire où l'emporte l'amour,

L'homme et le dieu se sont étreints, et de leur lèvre
Parmi les brises du matin
Jaillit, d'un tel accord formidable, en la fièvre
De leur enlacement, un espoir si certain

RÉCIFS AU SOLEIL

De jeunesse éperdue et de splendeur ardente
Pour l'âme, le corps et les yeux,
Que l'homme joint au dieu l'annule et le supplante,
Éternel et puissant plus que les autres dieux.

Hors du groupe confus une force nouvelle
Suscite et sacre l'éveil
De l'homme surhumain dont enfin se révèle
La sûre éclosion de joie, en plein soleil !

IV

Quelle fleur soudaine sur sa tige
Trouant d'un prodigieux essor
L'ombre endormie et lourde s'érige,
Vasque tremblante où joue un jet d'or ?

Puissant et fin son arôme monte
Au frisson des aurores d'été ;
Il s'éparpille d'une aile prompte,
Sans cesse repris et rejeté.

RÉCIFS AU SOLEIL

Partout il glisse, circule, éclate,
Souffle sonore dans le ciel clair
Au passage d'un rire écarlate
Dont frémit l'azur tendre de l'air.

Le Vertige radieux se pâme,
O joie éclose dans le soleil,
Durable étreinte d'où surgit, flamme
Éperdue et divine, un éveil

Du rêve dont s'emplit et s'éclaire,
A mesure que gagne le jour
Sur l'horizon morne de la terre,
L'Ame en fête aux baisers de l'Amour :

Et, superbe à jamais, d'âge en âge,
D'un élan d'extase effarouché,
Erôs, qui dans l'homme se propage
Domine le monde, avec Psyché !

V

Quand j'ai surpris les dieux dans l'ombre, où le sommeil
Leur tenait les yeux clos à la pure lumière,
L'aube autour d'eux déjà fleurissait la bruyère
D'un long rayonnement convulsif et vermeil.

Du plus proche le front s'argentait, un orteil
Nu, ce sein aussi frêle et frais que la première
Haleine d'avril, et, blotti dans la chaumière
Bûcheronne, le corps d'Aphrodite, Soleil !

A présent un essaim d'abeilles d'or voltige
Dans le silence de midi, mais nul vestige
Ne persiste au hallier où l'effroi m'effarait

Quand, troublé d'un parfum subtil qui se dégage
Avec la brise errante aux frissons du feuillage,
J'ai surpris le sommeil des dieux dans la forêt.

AUTOMNE

Songez combien belle est l'automne
A l'heure où des soleils couchants
L'or pâle d'un reflet rayonne
Sur la solitude des champs ;
Songez combien belle est l'automne.

Dans la splendeur du crépuscule
Qui miroite de feux épars
Une sève chanteuse brûle
Et pénètre de toutes parts
Dans la splendeur du crépuscule.

RÉCIFS AU SOLEIL

Le baiser chaud de la lumière
Va fondre aux cimes des forêts
Et l'ombre douce et familière
Apaise en ses baisers secrets
Le baiser chaud de la lumière.

VISAGES

à A. Ferdinand Herold.

Selon le geste las où la saison s'achève,
Je goûte de l'automne, au bord du fleuve roux
Que le soleil couchant endort dans ses remous,
Les lentes voluptés et la langueur d'un rêve
Parcouru par éclairs de frissons d'or dissous.

Des formes vagues s'étirent parmi la brume
Dans les lointains, et sur l'eau lourde et dans les bois
Il me semble confusément ouïr des voix
Et pressentir soudain d'un destin qui s'allume
L'essor vertigineux et les vierges émois.

RÉCIFS AU SOLEIL

Elles montent dans l'épaisseur du crépuscule
Dont se fanent au soir qui tombe les couleurs
Mortes, et dans le ciel vibrent seules les leurs
Qui flambent clair au gré d'un songe où s'accumule
La grave éclosion des visages en fleurs.

Poètes morts trop tôt, Amis ! ce sont les vôtres
Ces visages, ces voix qui fascinent l'élan
De mes désirs surgis au jardin nonchalant
Où des parfums grisaient mon cœur, comme tant d'autres,
Dans l'oubli de l'horreur dont le monde est sanglant.

Je vous entends et vous revois dans la lumière
Que l'ardeur de votre âme attisa dans vos vers :
Ni les nuits ni l'effroi vorace des hivers
N'ont terni dans vos yeux la sûreté première,
Fleuve de flamme pourpre embrasant l'Univers.

O Toi, ta noble lyre héroïque et dolente
Sur la glèbe brumeuse et vers le bois sacré
Suscitait des splendeurs de soirs d'astres malgré
L'incessante clameur de haine violente
Qui harcèle en tous lieux l'homme désespéré.

Héros, tu te dressas à l'appel d'une race
Que l'âpre force de ses vainqueurs presse, mord,
Et de tortures disloque ; jusqu'à la mort
Tu te dressas. Ton art devant l'amour s'efface,
O Justice, ô Bonté, son espoir, son confort !

Et Toi, son frère par la ferveur et l'idée,
Qui, si grave, longtemps as gémi dans l'éveil
Des roses vaines, comme en exil, et pareil
Au roi sans nom d'une terre dépossédée
Jadis claire d'amour, de joie et de soleil,

Tu sus te détourner d'un passé qui s'écroule ;
Les vivants ont levé leurs fronts ; tu sus bannir
De leurs âmes le culte creux du souvenir,
Et ta voix fit monter une voix dans la foule
Vers l'aurore et la mer où grandit l'avenir.

Sensible esprit français, cœur loyal d'Amérique,
Fondez-vous l'un dans l'autre, et que germe, en l'avril
De vos espoirs accrus par l'échange viril
Et le puissant envol d'un idéal unique,
La bonté de Quillard et de Stuart Merrill.

Vous êtes là, tous deux ; je vous touche ; et l'automne,
Comme autrefois, aux jours heureux où s'enivrait
Votre double ferveur, fête dans la forêt
Dont le feuillage en feu comme les flots moutonne
Votre présence qui doucement m'apparaît.

RÉCIFS AU SOLEIL

Nous tressaillons d'entendre au-dessus de nos têtes,
Tandis que la nuit morne aux clairières s'étend,
Brusque et rauque souffler l'haleine d'un Titan ;
Les grands arbres flamboient des racines aux faîtes
Étreints aux tourbillons rouges de l'ouragan.

De l'horizon bondit sur la terre élargie
Le vent tumultueux se frayant un chemin
De mystère par où resplendira, demain,
Avec des cris ardents d'audace et d'énergie,
La triomphale joie éclose au cœur humain.

Les flammes hautes vont s'élancer et s'étendre,
Verhaeren ! ton amour par flammes propager
L'amour universel sans mélange étranger,
Et ton cœur, haletant de tant aimer ta Flandre,
Ouvre au monde un miroir où son cœur va plonger.

RÉCIFS AU SOLEIL

Voyez combien la vie évoque de féeries,
Gouffres ultramarins béants à nos espoirs ;
Même au profond des nuits les cieux ne sont pas noirs ;
L'océan de ferments déferle, pierreries
Dont fût-ce un reflet vague incendierait nos soirs !

Écoutez et buvez ; affolez-vous d'ivresse ;
Le délire éperdu du rêve où nous passons
Nous imbibe à son flux de parfums et de sons ;
Immergez-vous d'amour ; que devant vous se dresse
Le geste chaud d'accueil à de proches moissons :

Oh, les belles moissons, où la brise chatoie
Et frémit de frôler les cimes des épis !
Les gerbes d'or mouvant étouffent sans répits,
Sous l'ample floraison dont regorge leur joie,
Les sursauts obsédants des vieux jours assoupis.

Vos chants limpides s'élancent sans qu'y détonne,
En essor vers l'azur de vos jardins élus,
Ni plaintes du passé ni regrets superflus
Des printemps de naguère ou de la triste automne
Où vous viviez encore et qui déjà n'est plus.

Je me mire en vos yeux, je reproduis vos gestes ;
Je voudrais que ma voix, pliée à vos accents,
Fît un écho sonore aux fièvres que je sens
De chanter d'après vous vers les splendeurs célestes
Le prodige éternel d'éveils effervescents.

L'heure aux instants sournois s'enlace et s'enchevêtre ;
Elle est trouble ; qu'importe ? Il n'est, mes grands Amis,
De saine et pure joie et d'orgueils affermis
Qu'à suivre aux rythmes sûrs de vos poèmes naître
L'amour puissant et plein que vos vers ont promis.

ZÉPHYR

(D'après Prud'hon.)

Esprit subtil et folâtrant dans le feuillage
Qui frôle l'eau d'un lac caché par le fourré,
L'enfant Désir d'entre les branches se dégage,
Dressant droit au soleil son corps svelte et cambré.

Il étire ses bras vers les flammes de l'heure,
Secoue en souriant ses boucles sur son front,
Hors de l'ombre s'élance, et tendrement effleure
D'un pied furtif la vague où ses pas poseront.

RÉCIFS AU SOLEIL

Est-ce, oiseaux, votre rire, ou celui de ses lèvres,
Écume par frissons, qui s'éparpille, éclos
Sur la surface frêle en rythmes courts de fièvres,
Et bondit et jaillit et refleurit les flots ?

Est-ce un fugace éclat surgi de sa prunelle ?
N'est-ce que le toucher léger de son pied nu ?
L'air vibre ; l'onde qui s'éveille sent en elle
Courir un souffle ailé, limpide et continu.

Non, c'est toi seul, Enfant, qui balances aux branches
Dans l'ombre et le soleil ton corps robuste et beau ;
Ton pied frôle la vague furtive, et tu penches
Ton visage d'aurore au frais miroir de l'eau.

Ta splendeur ingénue a ravi ma mémoire ;
Je me souviens, je t'aime, et de fougueux élans
M'entraîneront toujours au chemin illusoire
Qu'a tracé sur les eaux l'éclair de tes pieds blancs.

La Guimorais, 20 août 1918.

INVOCATION

En hommage.

Verlaine est là. Comme un qui, brisant son cercueil,
Apparaîtrait parmi les buveurs d'une fête,
Inattendu, Verlaine est là, debout, au faîte ;
Nul ne dresse vers lui les fanfares d'accueil,

Nul n'incline à ses pieds les étendards d'orgueil.
Il est là, qui médite et dresse haut sa tête :
« Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête »,
Un sombre éclair flamboie et frémit dans son œil ;

RÉCIFS AU SOLEIL

Il est là, le front haut, en plein azur, Verlaine ;
Tous nous nous sommes tus, et les bruits de la plaine
Cessent. Qui d'entre nous ne tressaille à son tour ?

Ah ! vivre ! Il chante encore et sa chanson est bonne,
Vivre ! et dans cet émoi dont notre âme frissonne,
« Mourir parmi la voix terrible de l'Amour ! »

TABLE

Évocation : en Hommage 11

I. RÉCIFS

Aquarelle 15
Enfance 17
La Chanson du Mauvais Avril 23
La Guerre 25
Forêt, la Nuit 33
La Ville au bois 37
Un Rêve 43
A un Jeune Poète 45
Devant la Mort 47

II. INCIPIT VITA NOVA

Béatrice 53
Ciel d'aube 55
Floride 57
La dormeuse 59
Dans le Jardin, à l'Aube 61

TABLE

Départ 63
Absence 65
La Paix 67
Éclosion 73
Dédicace 75
Les Chansons de la Guette :
Où palpitent 79
Lorsqu'étincelle, ô mon Amie 81
Les fleurs rouges du chemin 83
Trilles et flûtes 86

III. SOLEIL

Paysage 91
La Danse des Heures 95
Matinée au bord de la mer 105
Septembre, autrefois 111
L'Éveil des Dieux :
J'ai surpris (sonnet) 113
J'ai surpris (tercets) 115
Selon l'envol léger 118
Quelle fleur soudaine 122
Quand j'ai surpris 124
Automne 127
Visages 129
Zéphyr 137

Invocation : en Hommage 139

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 MAI 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

BINDING MAY 26 1970

PQ
2611
072R4

Fontainas, André
Récifs au soleil

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 08 03 001 7